NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

52 Nº 2 1925

Une méthode d'apostolat

TESTIS

p. 79 - 89

https://www.nrt.be/it/articoli/une-methode-d-apostolat-3192

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Une méthode d'apostolat

Quel prêtre n'est pas convaincu de la nécessité de garder son influence sur la jeunesse pour ramener la pratique religieuse et former une élite? Mais à combien de prêtres la fondation d'une œuvre de jeunesse n'apparaît-elle pas dans leur paroisse une impossibilité? Première difficulté : le défaut de local. Eût-on le local, encore faut-il y attirer et y retenir les jeunes gens que sollicite l'attrait des sports, du cinéma, qu'enchante la liberté totale laissée à leurs enfants par tant de parents même chrétiens. Pour lutter avec succès contre pareils obstacles, il faudrait, semble-t-il, pouvoir compter sur le concours de nombreux laïcs et disposer d'abondantes ressources. Sans celles-ci, pas de jeux, pas d'excursions, pas de séances récréatives; sans celui-là, comment le prêtre soutiendrait-il ce nouveau fardeau? Combien de curés et de vicaires ont renoncé à résoudre ce problème! C'est à eux surtout qu'on soumet ces quelques pages. Ils y trouveront esquissée à grands traits la description d'une œuvre établie dans une grande ville de province, en Belgique. Ses promoteurs n'en sont plus aux tâtonnements du début et leur méthode a fait ses preuves. L'auteur de ces lignes a vu ce qu'il décrit et constaté qu'on n'exagérait rien, en affirmant qu'avec les seules ressources du dévouement personnel on pouvait créer une œuvre de jeunesse et y former une élite de chrétiens et d'apôtres. Bien que la discrétion nous oblige à omettre certaines précisions, nous espérons que ces pages présenteront quelque intérêt pour un grand nombre de lecteurs.

BUT ET MÉTHODE

A première vue, l' « *Œuvre du Sacré-Cœur* » ne semble pas autre chose qu'un patronage, comme on en rencontre dans toutes nos villes. Nous appelons ainsi une œuvre de

jeunesse réunissant, les dimanches et jours de fête, un certain nombre d'adolescents qui assistent aux offices, puis se récréent sous la surveillance très paternelle de quelques jeunes gens et hommes du monde. Appartenant pour la plupart à des familles d'artisans, les enfants portent souvent le nom d'*apprentis*, les directeurs laïques sont les *maîtres*.

Il y a entre les patronages et l'Œuvre du Sacré-Cœur des différences profondes, dont les conséquences se trahissent bien vite aux yeux d'un visiteur averti. D'abord le nombre des apprentis est fort restreint. Des deux centres où l'Œuvre fonctionne, l'un compte une quarantaine de membres, l'autre n'en admet provisoirement que dix-huit. Un nouveau n'est accepté que si le départ d'un ancien laisse une place vide.

Cette restriction n'est pas motivée par l'exiguité réelle des locaux, ni par la pénurie de maîtres, ni même par les qualités exigées des candidats. Un feuillet-prospectus le déclare sincèrement : « Nous ne désirons pas avoir d'enfants réputés parfaits... ». « Pour parvenir à persévérer dans l'Œuvre, il n'est pas nécessaire d'être doué, en y entrant, de toutes sortes de qualités ; il suffit d'être de bonne volonté. Aux âmes de bonne volonté, tout est possible ».

Les jeunes membres se recrutent à la fois dans les milieux ouvriers et dans la petite ou moyenne bourgeoisie. On admet les enfants de parents non-pratiquants, pourvu que liberté leur soit laissée d'assister aux offices du dimanche et de faire la communion pascale. Des défauts très réels et très apparents, un caractère fort difficile ne sont pas du tout des obstacles à l'admission, si le candidat, plus ou moins conscient de ce déficit moral, accepte un certain effort d'amélioration.

La vraie raison du petit nombre est dans le but poursuivi et la méthode jugée indispensable. Voici où la différence avec les patronages ordinaires s'accuse davantage. L'Œuvre vise à entraîner ses membres vers une vie parfaitement chrétienne, dépassant les exigences des obligations graves,

pénétrée autant que possible de l'*esprit évangélique* et s'épanouissant dans un *apostolat* conquérant. Pour atteindre ce but, les moyens secondaires ordinairement employés dans les œuvres de jeunesse ont paru inefficaces. Les promoteurs de l'œuvre du Sacré-Cœur ont délibérément renoncé aux cotisations remboursables, à la caisse d'épargne, aux sports, aux séances dramatiques, etc. Ils ne blâment pas l'usage de tous ces moyens d'action ; ils les jugent seulement inaptes à produire le bien tel qu'ils l'ont conçu. Quelques jeux fort simples pour les grands comme pour les petits, un matériel rudimentaire et sans valeur constituent tous les « attraits » offerts aux membres. Jusqu'ici, par nécessité, des locaux absolument insuffisants. Un des deux groupements se réunit dans une salle basse, attenante à l'église paroissiale. Les murs sont crépits à la chaux ; pour toute ornementation, quelques images religieuses apportées par les enfants et fixées au mur par eux ; le mobilier se compose d'une armoire éventrée, d'une longue table en bois blanc et de trois ou quatre petits bancs. Une cour fort exiguë permet quelques ébats au grand air par le beau temps. Comme on le voit, de grandes ressources pécuniaires ne sont pas requises pour le local et le mobilier.

Les maîtres veulent arriver à leur but par une action à la fois très personnelle et très constante sur les âmes de leurs jeunes amis. L'exercice de l'autorité est aussi limité que possible. Les rapports entre membres et maîtres doivent ressembler à ceux qui existeraient entre des frères d'âge différent. Des invitations amicales, peu de reproches, toujours faits sans aigreur, sans ironie surtout et sans colère. Aucune punition. Si la réprimande répétée n'est pas comprise, le coupable est prié de quitter l'Œuvre, où il occupe une place désirée par un autre enfant, dont on espère mieux. Généralement on se sépare sans rancune, l'apprenti gardant le souvenir des efforts tentés pour l'améliorer. Rarement l'hy-

pocrisie ou la méchanceté obligent à témoigner plus d'indignation et à procéder à un renvoi un peu plus pénible.

Dès le premier jour, l'enfant a pu remarquer l'affection sincère dont il est l'objet.

C'est le premier moyen de conquête à l'égard de ces âmes si isolées parfois dans des foyers dissociés par les nécessités du travail ou l'entraînement du plaisir. Pour agir sur l'enfant le maître tâche avant tout de le révéler à lui-même, puis de lui faire comprendre le trésor de la grâce offerte par Dieu pour combler notre misère. Tout, dans ces rapports d'un homme à un enfant, est empreint de sincérité, de droiture, par conséquent d'humilité, de réserve et de dévouement. Un exemple fera mieux comprendre comment le maître, sans poser au théologien ou au confesseur laïc, fait naître dans l'âme de son petit disciple la soif de la connaissance et de la vie religieuses.

Profitant d'une attitude négligente pendant les offices, d'une omission du saint Sacrifice, d'un certain éloignement des sacrements, le maître a exhorté en particulier tel apprenti au respect dans la prière, à l'assistance assidue à la sainte messe, à la réception fréquente de la sainte communion. Spontanément l'enfant avoue que la prière ne « lui dit rien », ou que les offices divins lui causent de l'ennui, qu'il n'éprouve pas le besoin de communier souvent. En d'autres circonstances, il déclarera peut-être que l'obéissance, la charité, la chasteté lui pèsent et lui paraissent parfois un fardeau intolérable. Il le dira sans phrases, avec ingénuité ou avec quelque amertume. Le maître va-t-il tenter, par une logique irréelle, de démontrer que la prière, commerce de l'âme avec Dieu, notre Créateur et notre Père *doit* captiver l'esprit et le cœur, que la vertu rend toujours heureux ceux qui ont le courage de la pratiquer, etc? Quel enfant se laisserait convaincre? Au contraire, quel n'est pas son étonnement d'abord, et bientôt son réconfort, d'entendre le maître lui dire : « Je comprends très bien ce

que tu éprouves. Moi aussi, je divague dans la prière; elle me laisse insensible et certains offices me paraissent longs; il m'est arrivé d'hésiter à communier parce que je préférais le repos matinal à la Sainte Messe. Souvent la promenade ou la lecture m'attirent plus que le devoir professionnel, le désir de satisfaire mes rancunes plus que la joie du pardon ». Soyez sûr que l'enfant comprend ce langage, son attention est conquise, car un problème s'est posé : le maître, un bon chrétien, qui prêche la piété, la charité, le dévouement, éprouve de la répugnance à faire ce qu'il dit! L'enfant le connaît trop pour le mépriser, il se sent lui-même plus faible que coupable. Quel encouragement!

L'explication se complète. « On prie parce que la prière est un devoir et un besoin, non pour les consolations qu'on y trouve, bien que parfois la douceur de la prière suffise à y attirer. Il est très naturel qu'un Dieu invisible ne fixe pas nécessairement l'attention, que la solitude apparente et le silence pèsent à notre âme toujours en quête de nouvelles distractions... La charité, la chasteté rencontrent en nous des obstacles : notre besoin de nous imposer ou de jouir... Leur pratique exige un renoncement, qu'on accepte d'abord parce qu'il est une nécessité, ensuite une source de mérites, enfin un instrument d'apostolat... ». Ces vérités sont proposées, non en phrases abstraites, mais dans un appel constant aux expériences de l'enfant, en ajoutant l'aveu humble et prudent des expériences personnelles et des difficultés éprouvées, peut-être même de certaines défaillances... Enfin, et c'est ici que le maître a voulu en venir, il essaie de faire comprendre à l'enfant comment le sentiment de notre misère nous conduit vers Dieu; comment notre Dieu répond par les richesses infinies de sa grâce aux humbles désirs d'une prière constante et confiante; comment la force divine supplée à la faiblesse humaine et fait des héros — les Saints — d'hommes auxquels nos répugnances, nos luttes, et certaines de nos faiblesses ont été familières...

PERFECTION ET APOSTOLAT.

Les maîtres ne s'arrêtent pas dans leur effort quand ils constatent chez l'apprenti la pratique habituelle des obligations essentielles de la vie chrétienne. Progressivement, avec une grande bonté, ils leur proposent l'idéal évangélique de la charité, de l'humilité, de la parfaite conformité de volonté avec Dieu, de la totale confiance dans la Providence. En même temps ils excitent en eux le désir de faire du bien. Tout effort d'apostolat, si gauche, si malhabile qu'il soit, est encouragé avant d'être corrigé. Un apprenti dénonce-t-il un compagnon, on le loue d'abord de ce zèle pour le bien. Mais le maître se hâte d'amener le petit dénonciateur à faire un retour sur lui-même. Il le conduit, comme par la main, dans le dédale des motifs secrets qui nous rendent si attentifs aux défauts du prochain, si prompts à nous en plaindre, si zélés à l'en corriger.

Loin d'éteindre la flamme fumeuse, il faut l'activer, écarter tout ce qui lui est un impur aliment afin de la rendre claire et chaude... A l'occasion, on fait appel au dévouement des apprentis. Leur attention est attirée sur le mal qui se commet autour d'eux à l'école, à l'atelier. Des compagnons plus jeunes, plus exposés, sont recommandés à leur bienveillance, parfois à leur vigilance. Ainsi se forment des âmes ferventes et apostoliques.

LES MAITRES

Hâtons-nous de le dire : le succès d'une œuvre ainsi comprise suppose chez les maîtres des qualités peu communes, plus fréquentes cependant qu'on n'oserait l'espérer. Leur recrutement, leurs dispositions, leur action expliquent seuls la vie et les résultats de l'Œuvre du Sacré-Cœur.

Leur recrutement. Ils sont peu nombreux : cinq à l'heure actuelle pour les deux groupements d'une très grande ville de province. Ce sont des étudiants universitaires ou des

hommes d'âge mûr appartenant au monde de l'enseignement, de l'industrie, du commerce. On cherche avant tout en eux une certaine facilité d'agir avec la jeunesse et le don de susciter la sympathie. Car une affection sincère et forte est regardée comme le principal ressort de l'action personnelle. N'oublions pas que la vertu supplée dans une large mesure à ce qui peut manquer au caractère ou au tempérament. Il est rare qu'un dévouement absolu ne conquière pas les âmes.

Pour être l'apôtre d'une vie de perfection, il faut y tendre soi-même. C'est le cas surtout dans un milieu restreint, de gens parfois peu cultivés. Aucun discours ne pourra remplacer l'exemple : le champ d'apostolat n'a d'ailleurs pas de charmes qui soutiennent un zèle superficiel ou inconstant.

Une vie intérieure, nourrie par le retour très sincère et très pénétrant sur soi-même et le recours habituel à la prière, est pour le maître une condition indispensable de cet apostolat individuel. C'est en elle qu'il puisera le courage de l'humilité et du dévouement infatigable, sans lesquels la méthode ne peut être appliquée avec succès, car la formation des enfants est envisagée à l'Œuvre du Sacré-Cœur comme une édification constante. A l'usage des maîtres, une règle a été écrite, qui trahit, dès l'abord, l'esprit de saint François d'Assise et de saint Jean de la Croix. Seuls des chrétiens très généreux peuvent la goûter et tenter de la reproduire dans leur vie quotidienne. Elle leur trace un idéal très élevé de perfection évangélique et d'apostolat, à réaliser par une humilité profonde jointe à une confiance sans bornes : ce qui rend possible une charité très généreuse.

En effet l'œuvre impose aux maîtres des sacrifices, que bien peu de directeurs de patronages oseraient demander.

La fidélité aux réunions doit être absolue. Toute absence suppose l'autorisation préalable du comité, auquel le maître soumet, non son désir, mais les motifs de nécessité ou de haute convenance, qui justifieraient l'absence. La décision

devra être acceptée sans excuses et sans hésitation. Rien d'autre part dans l'organisation matérielle de l'œuvre ne peut constituer un attrait. Un maître est désigné pour répartir les tâches. A lui d'assigner à chacun non seulement le groupement dans lequel il travaillera, mais les apprentis spécialement confiés à ses soins. Une obéissance parfaite est attendue de tous. Après avoir fait les semailles et préparé la moisson, il faudra, si la Direction le demande, laisser à un autre le soin de récolter les fruits. Des patronages faisant parfois appel au dévouement des maîtres de l'Œuvre du Sacré Cœur, l'un de ceux-ci sera invité à se mettre un ou plusieurs dimanches à la disposition d'une autre œuvre, dans n'importe quel quartier de la ville.

Les maîtres ne sont pas libres de faire partie des associations de leur choix, de déployer leur action comme ils l'entendent. Tout, dans leur vie privée et publique, doit être en harmonie avec les principes professés dans la Règle et être subordonné aux besoins de « l'Œuvre ».

LES AUXILIAIRES

Parmi les apprentis, l'on rencontre des natures plus riches, des âmes plus nobles susceptibles d'une formation plus haute et d'un apostolat plus généreux.

Le poste d' « auxiliaire » leur est présenté comme la récompense d'un effort prolongé et de victoires répétées sur soi-même ; comme une faveur accordée au progrès dans le renoncement, l'obéissance, le zèle. Car l' « auxiliaire » devient le bras droit du maître. Si les dix-huit apprentis du petit groupement trouvent assez de charmes au pauvre hangar et à la petite cour pour y revenir fidèlement et y subir la formation morale de l'œuvre, c'est que quatre « auxiliaires » n'ont pendant la matinée et la majeure partie de l'après-midi d'autre objectif que de les distraire et de les

amuser, s'oublient totalement pour se donner à eux, sont attentifs aussi à toute occasion d'élever leurs âmes vers Dieu par des procédés qui n'ont pour l'adolescent rien d'austère ni de rebutant.

Certains « auxiliaires » peuvent aspirer à devenir « maîtres ». Ils n'y arriveront que si, possédant les qualités naturelles requises pour ce rôle, ils ont longtemps fait preuve de fidélité, d'obéissance totale et de généreux renoncement.

RÉSULTATS

Quelques faits suffiraient à prouver que les méthodes de l'œuvre sont excellentes et la vertu des maîtres et des auxiliaires à la hauteur de l'idéal poursuivi.

A elle seule, la persévérance du plus grand nombre des apprentis suffirait à la démonstration. Car c'est là un premier fait : plus de cinquante enfants reviennent assidûment passer la plus grande partie du dimanche dans des locaux dépourvus de tout charme, sans être attirés par l'espoir de récompenses, par un choix varié de jeux, de promenades, de récréations. Et cela, à la périphérie immédiate d'une grande ville où ils trouveraient sans peine l'occasion de se distraire, comme tant d'autres, dans les sociétés sportives ou dans les salles de cinéma. Ajoutons que plusieurs font largement le sacrifice d'une liberté laissée toute grande par des parents qui tolèrent plus qu'ils ne favorisent la fréquentation de l'Œuvre.

Veut-on un exemple des convictions religieuses ancrées déjà dans ces petites âmes? Un apprenti de quatorze ans est le fils d'un employé au chemin de fer. Père et mère sont indifférents, mais le père a autorisé le patronage, à condition qu'on ne force pas son fils à aller à confesse et à communion. L'enfant avait été congédié de l'œuvre à la suite d'un malentendu, pour avoir, sans culpabilité aucune, omis une fois l'assistance à la messe du dimanche. Cette apparente injustice ne l'empêcha pas de continuer à aller seul à l'église tous

les dimanches. Cette constance fut remarquée ; on s'expliqua et l'enfant fut réadmis. Un jour, il vient poser au maître un cas de conscience. « Dimanche prochain, grâce à un billet de faveur, toute la famille ira à Paris et à Versailles. Mais l'horaire des trains fait prévoir l'impossibilité d'assister à la messe, surtout que les parents ne se soucient pas de cette obligation. Que faire? ». Le maître donne d'abord la solution strictement théologique : « Puisque les parents veulent que l'enfant les accompagne, si la difficulté d'assister à la messe est très grande, il n'y a point péché à l'omettre ». Mais l'enfant est une âme généreuse et le maître risque une suggestion : « Vois toi-même ce que tu feras. Pour résoudre le doute, songe que la messe est un grand bienfait. Décide-toi comme s'il s'agissait d'une affaire très importante, par exemple d'un gain de 500 fr. ». Le dimanche suivant, l'enfant était à la messe, puis au local de l'œuvre : « Monsieur, j'ai tant insisté que mon père m'a laissé rester. Ainsi j'ai pu assister à la messe ».

Nous fûmes témoin de la petite scène suivante. Le goûter de quatre heures allait commencer. Un messager vint remettre un billet au directeur qui nous causait. « Vous allez, nous dit-il, constater la manière dont nos auxiliaires comprennent l'obéissance ». Le billet formulait brièvement une demande : « Ne pourriez-vous nous envoyer quelqu'un à B... pour remplacer un maître absent? » B... est à trois-quarts de lieue. Le directeur appelle un auxiliaire. « Ne voudriez-vous pas aller à B... remplacer un maître absent? » « Tout de suite? » « Oui ». « C'est bien ». L'auxiliaire s'éloigne, puis revenant aussitôt « Monsieur, j'ignore le chemin ». « Je vais vous l'expliquer ». Quelques mots d'explication et sans entamer son goûter préparé, l'auxiliaire part. Au lieu du milieu connu et sympathique, ce sera la grande salle ou la grande cour où les apprentis regardent, un peu défiants encore, le nouveau-venu, la prise de contact toujours pénible, la prolongation de la journée de dévouement.

Résultat non moins significatif : les vocations sacerdotales et religieuses. Mais sur ce chapitre, la discrétion ne nous permet pas de détailler les sacrifices consentis pour suppléer au manque de ressources, le rude et incessant labeur supporté pour regagner le temps perdu, les actes héroïques de vertus pratiqués, à la suggestion des maîtres, pour devenir de *saints* prêtres.

CONCLUSION

Il est donc possible de créer et de maintenir une œuvre de jeunesse sans local convenable, sans mobilier, avec les ressources les plus modiques. Grâce à l'action très personnelle de deux ou trois hommes vraiment dévoués, on peut y former une élite dont l'influence s'étendra sur la masse indifférente ou hostile, à l'école et dans l'atelier, au magasin ou au bureau. N'y a-t-il pas dans cet exemple vécu un précieux encouragement pour le prêtre, tenté de laisser tomber les bras, parce que tous les moyens, habituellement jugés indispensables, **d'une œuvre féconde semblent lui faire défaut ?**